



HAL
open science

Les sociétés prussiennes et russes vues par un précepteur franco-prussien, Paul Bigot de Maurogues

Michel Mervaud, Vladislav Rjeoutski

► To cite this version:

Michel Mervaud, Vladislav Rjeoutski. Les sociétés prussiennes et russes vues par un précepteur franco-prussien, Paul Bigot de Maurogues. Vladislav Rjeoutski (dir.). Quand le français gouvernait la Russie : l'éducation de la noblesse russe, 1750-1880., L'Harmattan, pp.287-302, 2016, 9782343085401. hal-04173633

HAL Id: hal-04173633

<https://hal.science/hal-04173633>

Submitted on 30 Jul 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les sociétés prussienne et russe vues par un précepteur franco-prussien, Paul Bigot de Morogues

On sait que, au XVIII^e siècle, beaucoup de précepteurs étaient de véritables globe-trotters. Suite à la diffusion d'un modèle d'éducation nobiliaire en Europe, on assiste à une nouvelle internationalisation du marché de services éducatifs. Parmi les éducateurs qui sillonnent le continent, rares sont cependant ceux qui nous ont laissé des témoignages substantiels de leurs pérégrinations, que ce soit sous forme de correspondance¹ ou de journal intime. Le journal de Paul Bigot de Morogues, qui a été précepteur en Prusse et en Russie, fait justement partie de ces sources rares. Bigot, qui séjourne en Russie à la fin du règne de Catherine II et sous le règne de Paul I^{er}, est l'un de ces éducateurs occidentaux qui se trouvent en porte-à-faux par rapport au régime autocratique russe. En lisant son journal, le lecteur est amené à se demander quelle influence un homme aux idées si libérales a pu exercer sur ses élèves appartenant à la noblesse, pilier de l'autocratie russe.

LE PARCOURS D'UN PRÉCEPTEUR

Paul Bigot de Morogues est issu d'une famille de Bretagne qui avait émigré en Prusse avant 1768 ou 1769, date de sa naissance à Berlin. Sa famille réside toujours à Berlin à la fin du XVIII^e siècle.

Bien que d'origine noble, les Bigot de Morogues vivent à Berlin dans le plus grand besoin ; ceci explique probablement l'engagement de Paul en qualité de précepteur, métier relativement lucratif : à plusieurs reprises, il envoie de l'argent à sa famille².

Après avoir travaillé plusieurs années comme précepteur en Prusse (en Silésie) et en Russie, Paul Bigot de Morogues est de retour à Berlin en 1798. Il voue une véritable passion pour la musique. Elle est sans doute pour quelque chose dans son mariage, le 4 juillet 1804, à Neuburg, en Suisse, avec Marie Kiéné âgée de dix-huit ans. Née le 3 mars 1786 à Colmar, cette fille de Cellisten Joseph Kiéné et de Catherine Leyer deviendra une célèbre pianiste. Peu après le mariage, les Bigot s'installent à Vienne où naissent leurs deux enfants, André Paul et Gustavie Adèle³.

Les relations de Paul Bigot de Morogues dans la société russe lui ont sans doute été utiles, car il réussit à se faire engager comme bibliothécaire du comte André Razoumovski, ambassadeur de Russie à Vienne, un grand amateur de musique, ami de plusieurs compositeurs, dont Beethoven. Avec l'aide de Razoumovski, Marie Bigot noue rapidement des relations dans le monde musical de Vienne et devient connue, particulièrement pour ses interprétations des œuvres de Beethoven dont elle se rapproche beaucoup. Cela ne manque pas de créer quelques tensions au sein du couple. Elle est la première interprète de la *Sonata Apassionata* du compositeur qui lui offre le manuscrit de cette œuvre. Elle est également très appréciée par Joseph Haydn.

En 1809, les Bigot vont s'installer à Paris. Marie apprend la composition chez Cherubini et Auber, et tient un salon qui attire les meilleurs artistes de Paris. Paul s'engage comme interprète auprès de Napoléon pendant la campagne de Russie et se trouve en captivité à Vilno ; il revient à Paris en 1817. Pendant cette période, Marie vit en donnant des leçons de musique ; elle a comme élèves Felix Mendelssohn-Bartholdy et sa soeur Fanny, ainsi que Franz Schubert⁴. Marie Bigot s'éteindra à Paris le 16 septembre 1820 ; Paul Bigot serait décédé en 1852.

Le préceptorat correspond donc à une période précise dans la vie de cet homme : il s'y adonne dans ses années de jeunesse quand il est dans le besoin. En cela, Bigot de Morogues est un cas typique : au XVIII^e siècle, la saturation du marché d'emplois « intellectuels » en France, en Allemagne ou en Suède pousse de nombreux jeunes intellectuels à recourir à l'emploi du précepteur⁵.

LE JOURNAL ET SON AUTEUR

¹ Dont un exemple est publié dans ce volume, voir dans ch. 11 des extraits de la correspondance de Pradel de Lamaze.

² Par exemple de Russie : BNF, Mss, n.a.fr. 11352, p. 63 (1792, de Saint-Pétersbourg) ; 139 (1794, de Riga), etc.

³ Peter Clive, *Beethoven and His World : A Biographical Dictionary*, Oxford, Oxford University Press, 2001, p. 32.

⁴ Notice sur Marie Kiéné par Claudia Schweitzer sur le site <http://www.sophie-drinker-institut.de>

⁵ Daniel Roche, « Le Précepteur dans la noblesse française : instituteur privilégié ou domestique ? », *Gesinde im 18. Jahrhundert*, herausgegeben von Gotthardt Frühsorge, Rainer Gruenter und Beatrix Freifrau, Wolff Metternich, Hamburg, Felix Meiner Verlag, 1995, p. 225-244.

Tout au long de sa carrière d'enseignant et d'éducateur, Bigot de Morogues tient un journal qui est une source précieuse pour notre sujet. Ce journal, conservé à la Bibliothèque nationale de France, se compose de six volumes reliés couverts d'une écriture fine, assez lisible⁶. Il embrasse près de dix ans, de 1788 à 1798 : Bigot est alors précepteur en Prusse et en Russie. Il arrive à Saint-Petersbourg en avril 1792. Il y accompagne son élève, le prince Gustave de Courlande, et s'occupe par la suite de l'éducation de Vladimir Davydov, issu d'une famille de la noblesse russe.

Paul Bigot de Morogues ne fait pas partie de ces esprits explorateurs qui consignent chaque trait intéressant de la société dans laquelle ils vivent. Il a affaire surtout à la haute société, assez occidentalisée, et elle ne suscite pas sa curiosité. Paul Bigot est plutôt concentré sur sa propre personne, ses lectures, ses passe-temps, et son journal lui sert plus à exprimer ses sentiments qu'à noter l'ambiance générale et les traits particuliers des gens de son entourage.

Toutefois, il serait injuste de dire que l'intérêt « ethnographique » de son journal est nul. Bigot de Morogues se heurte à la vente de serfs et relate comment un prince russe échange son serf contre un chien⁷. Un abbé du nom de Gombert, précepteur comme lui dans la famille d'un général Lopoukhine, accompagne son maître à Voronej ; il raconte comment un artisan coutelier, le prenant pour un général, lui demande un rouble pour son travail ; quand l'abbé lui dit qu'il est « outchitel », autrement dit précepteur, le prix change et baisse à 15 kopecks⁸. Bigot de Morogues fréquente beaucoup les émigrés français en Russie ; il note à propos de Viollier⁹ : « J'eus peine à le reconnaître moralement tant la cour l'a gâté – C'est toujours l'Empereur par ci, l'impératrice par là. J'en étais dégoûté. C'est bien dommage »¹⁰. À Saint-Petersbourg, il se plaint de l'ennui : la vie culturelle lui semble morne dans cette ville¹¹.

La composition de ce journal est loin d'être monotone car à côté des parties qui suivent le modèle de journal, il y a des morceaux plus élaborés ; l'auteur les appelle « narrations », qui se présentent comme de petits récits relatant un événement ou comme des résumés des périodes pendant lesquelles le précepteur n'a pas tenu son journal. L'écriture de Paul Bigot de Morogues est soignée ; il a incontestablement du style et en est conscient, car il fait très attention à la propreté de la présentation. Il tient aussi à la conservation de son journal et le porte chez un relieur.

Outre le français, le précepteur maîtrise parfaitement l'allemand ainsi que le latin, et sans doute aussi l'italien. Il apprend de même le polonais : de retour à Berlin, en 1799, il présente à son ami « un mémoire sur la manière d'enseigner le polonais ». C'est un grand amateur de musique (il prend des leçons de musique), mais aussi de théâtre : il fréquente assidument les salles de spectacle. Son journal est d'ailleurs une source précieuse pour la connaissance de la vie musicale et théâtrale chez la noblesse polonaise et russe, notamment du théâtre français. Il mentionne ses lectures ou ses conversations qui révèlent sa familiarité avec l'œuvre de Kant, Schiller, J.-J. Rousseau, Boileau, Zimmerman, Shakespeare, Dorat, Goethe... Il s'adonne aussi à la composition littéraire : une tragédie, une dissertation sur la littérature silésienne ou la traduction du polonais en allemand d'une fable du comte Potocki...¹² Ses goûts pour l'activité littéraire ont probablement été acquis dans le milieu familial proche des cercles littéraires berlinois. En 1789, le frère du précepteur lui écrit qu'il est invité par l'abbé Denina¹³ pour l'accompagner pendant son voyage en Italie¹⁴. Nous avons donc affaire à un jeune homme bien cultivé, avec des connaissances étendues et des talents multiples qui lui permettent, semble-t-il, d'enseigner beaucoup de disciplines à ses élèves : outre les langues (français, latin, probablement aussi allemand), l'histoire, la littérature, la géographie, peut-être même les mathématiques, la musique et même le dessin, semble-t-il.

La place, fort réduite, qu'il consacre à son métier d'éducateur dans son journal laisse penser qu'il n'en fait pas une vocation, même s'il semble ne pas prendre ses devoirs à la légère. C'est un cas typique : les mémoires du docteur Levade¹⁵, certes, écrits plusieurs années après sa période de préceptorat, les missives de Fornerod¹⁶ publiées dans ce volume laissent peu de place à la description de leur travail d'éducateurs.

⁶ BNF, Mss, n.a.fr. 11348 à 11353.

⁷ BNF, Mss, n.a.fr. 11353, f° 4-8 v (1797, Moscou).

⁸ BNF, Mss, n.a.fr. 11353, f° 11 v-12 (1797, Moscou).

⁹ Il s'agit d'un des deux frères Viollier, Henri-François-Gabriel ou Gabriel-François, qui se trouvaient au service du couple grand-ducal dès le début des années 1780 et resteront au service de la cour encore sous le règne d'Alexandre I^{er}.

¹⁰ BNF, Mss, n.a.fr. 11353, f° 31 v-32 (1797, Moscou).

¹¹ BNF, Mss, n.a.fr. 11352, f° 77 (1792, Saint-Petersbourg).

¹² BNF, Mss, n.a.fr. 11349, p. 25-29 (1789, Breslau).

¹³ Carlo Giovanni Maria Denina, 1731-1813, critique littéraire et écrivain italien, appelé par Frédéric II à Berlin, membre de l'Académie de Berlin, plus tard bibliothécaire de Napoléon.

¹⁴ BNF, Mss, n.a.fr. 11349, p. 195-196 (1789, Breslau).

¹⁵ Cf. ch. 9.

¹⁶ Cf. ch 8

Le journal de Bigot donne quelques indications sur l'organisation de son enseignement, notamment l'existence des examens dont le but est de montrer aux parents de quoi est capable leur progéniture et, au passage, de satisfaire l'amour-propre du précepteur.

Il est, comme plusieurs précepteurs à cette époque, adepte des vues pédagogiques de Rousseau auquel il se réfère à plusieurs reprises. À propos de son élève de quatorze ans, Vladimir Davydov, qui se sent comme s'il en avait vingt, il parle de l'utilité de certains exercices physiques : ils permettent de ne pas laisser le corps et l'âme développer trop tôt des sentiments d'amour, toujours dangereux pour l'éducation : « En Été nous allions tous les jours à la chasse. J'éprouvai combien J.J. Rousseau avait eu raison de proposer cet exercice dans ce[te] période critique de la vie »¹⁷. Bigot de Morogues fait preuve de beaucoup d'affection pour ses élèves. On note le vocabulaire de l'amitié qui reflète les relations entre l'éducateur et son élève. Ainsi, en 1798 à Breslau, quand son élève est malade : « Mais l'homme est un singulier animal, je l'aime beaucoup, peut-être trop lorsqu'il se porte bien, mais il m'attendrit & m'intéresse beaucoup plus encore aujourd'hui »¹⁸.

Dans ces contrées, l'éducation n'est pas encore primordiale chez la noblesse : « Comment un Silésien donnerait-il 200 écus pour l'éducation de son fils, s'exclame le précepteur, il en sacrifiera bien plutôt 400 pour un cheval ou 2000 pour un titre ! »¹⁹ Bigot de Morogues est encore plus mordant vis-à-vis du gouvernement russe qui, pour lui, est hostile à l'éducation. La société russe, selon lui, n'a pas besoin d'individus talentueux, dotés de grandes vues, car ils y sont inutiles et forment cette sorte de gens qu'on appellera plus tard en Russie « gens de trop » (*лишние люди*) : « Partout ailleurs j'eusse fait de Vl.[adimir] un grand homme. En Russie je n'eusse pu, en employant les mêmes moyens, qu'en faire un homme dangereux _ inutile _ ou malheureux »²⁰. Les sciences étant plus propres à former l'esprit, il trouve « qu'il n'était pas de mon devoir de l'avancer trop dans les Sciences et j'insistai sur les arts »²¹.

UN ÉDUCATEUR ÉPRIS DE LIBERTÉ

Le journal de Bigot nous permet de comprendre ses idées politiques, morales et même philosophiques et nous fait reposer une question qui a déjà fait couler de l'encre par le passé, celle de l'influence intellectuelle et politique de tels éducateurs sur leurs élèves.

À la fin du XVIII^e siècle, la Russie subit sans doute moins qu'aucun autre pays d'Europe l'influence directe de la Révolution française, restant pendant longtemps à l'écart de la guerre qui embrase toute l'Europe. Les révolutionnaires français ne cessent pas pour autant de cribler la Russie de critiques, dénonçant un État despotique²². On trouve, certes, à l'époque en Russie des sympathisants de la Révolution et ce serait une erreur de penser que personne n'y a été poursuivi pour avoir adhéré aux « principes impies et séditeux » de la Révolution. Cependant, de tels cas sont rares.

Dans la Russie du XIX^e siècle, parmi les intellectuels libéraux, apparaît un culte de la Révolution française²³, qui prend encore plus d'ampleur après 1917. La Révolution française du XVIII^e siècle devient une partie intégrante d'une tradition historique utilisée par les idéologues du régime soviétique à des fins de légitimation. On commence à voir des aveux du désir de présenter la Russie de cette époque comme une puissance qui pratiquait largement la répression politique. Un éminent historien pouvait écrire dans un de ses ouvrages à propos de la Russie de la fin du règne de Catherine II que la police y a poursuivi « sans doute » beaucoup de personnes dont les noms nous sont restés inconnus !²⁴

Le besoin d'étayer l'idée d'une fronde nobiliaire libérale, qui a précédé la génération des « décembristes », menait à la création de légendes historiographiques. Une de ces légendes est construite par un autre historien soviétique de la Révolution française :

¹⁷ BNF, Mss, n.a.fr. 11353, p. 128-129 (1798, Moscou). Sur Rousseau et son influence pédagogique en Russie, voir en particulier ch. 2 et 3.

¹⁸ BNF, Mss, n.a.fr. 11349, p. 31-32.

¹⁹ BNF, Mss, n.a.fr. 11349, p. 179 (1789, Breslau).

²⁰ BNF, Mss, n.a.fr. 11353, p. 126 v-127 (1798, Moscou).

²¹ BNF, Mss, n.a.fr. 11353, p. 127 (1798, Moscou).

²² Voir A.A. Митрофанов, *Образ России в общественном мнении революционной Франции конца XVIII в.* Автореф. дисс. ...канд. ист. наук. [A.A. Mitrofanov, *L'image de la Russie dans l'opinion publique de la France révolutionnaire de la fin du XVIII^e siècle. Résumé de la thèse de doctorat*], Moscou, 2010.

²³ Voir A.B. Чудинов, *Французская революция: история и мифы* [A.V. Tchoudinov, *La Révolution française : histoire et mythes*], Moscou, 2007, partie 1, ch. 1.

²⁴ М.М. Штранге, *Русское общество и Французская революция 1789-1794 гг.* [M.M. Chtrangué, *La société russe et la Révolution française 1789-1794*], Moscou, 1956, p. 80.

Deux Russes – les jeunes princes Golitsyne se trouvant à Paris en juillet 1789, ont personnellement participé à l’assaut de la forteresse absolutiste honnie par le peuple français [la Bastille] et sont devenus dès ce jour de fervents défenseurs de la nouvelle France, la France révolutionnaire. [...] De tous les côtés du monde venaient à Paris des gens désirant voir de près les grands événements historiques, les immortaliser et emprunter aux Parisiens leur expérience révolutionnaire²⁵.

Pavel Stroganov, venu à Paris au début de la Révolution, entra bientôt au Club jacobin et déclara publiquement l’espoir de voir la Russie renouvelée par une révolution pareille à celle de France²⁶.

Le comte Pavel Stroganov convenait parfaitement pour le rôle d’« acteur de la Révolution » de par ses relations avec l’inventeur du calendrier révolutionnaire, Gilbert Romme, dont il a été l’élève pendant de longues années. En y ajoutant deux princes russes participant à l’assaut de la Bastille, on arrivait à démontrer l’existence de tout un groupe de nobles russes prêtant main forte à la Révolution. L’idée semblait d’autant plus séduisante qu’elle aidait à croire à l’union des forces démocratiques internationales qui accouraient pour soutenir l’élan révolutionnaire du peuple français. Mais la correspondance de Romme montre que son séjour à Paris avec son élève pendant la première année de la Révolution a surtout pour objectif les études de celui-ci et que la participation active de Pavel Stroganov aux travaux du Club des Jacobins est un mythe²⁷. Des deux frères Golitsyne « prenant d’assaut » la Bastille le 14 juillet, l’un était absent de Paris ce jour-là, tandis que la présence de l’autre aux environs de la célèbre prison au moment de sa prise par le peuple de Paris, bien qu’avérée, ne s’explique surtout pas par le désir d’en découdre avec la monarchie²⁸.

Alors, fin d’une illusion ? Les nobles russes n’ont pas pris une part active aux événements révolutionnaires, cependant certains d’entre eux avaient des convictions antimonarchiques. Le prince Boris Golitsyne, celui des deux frères qui était absent de Paris le 14 juillet, dénonce, certes, la cruauté de la Révolution, mais reconnaît le droit du peuple de disposer de son destin. Ses sympathies sont clairement exprimées dans son traité « De l’influence des événements sur la formation d’une Constitution » resté inédit en son temps. Il y écrit :

L’Obscurité n’est pas un état naturel à l’homme. La raison inquiète lui fait soupçonner la lumière, ses recherches lui en font apercevoir quelques rayons et le temps dissipe les nuages. En vain les souverains, qui entendo[en]t mal leurs intérêts, chercheroient à maintenir les nations dans l’ignorance²⁹.

Il qualifie le pouvoir des monarques d’injuste tout en prônant une « sage lenteur » dans les changements sociaux, l’Angleterre étant pour lui le modèle à suivre : « Celui qui chef d’une société privée de sa liberté, concevrait la belle idée de la réintégrer dans ses droits, en se privant du pouvoir injuste qu’il exerçoit, a peu fait encore pour elle, si la sagesse de ses moyens ne répond à la difficulté de son entreprise »³⁰. Si Michel Olivier, éducateur des frères Golitsyne, n’a pas participé à la Révolution à la différence de Gilbert Romme, son intérêt pour celle-ci, son exaltation devant les « superbes discours » qu’il écoutait avec ses élèves à l’Assemblée constituante méritent d’être remarqués. La question de l’influence des éducateurs occidentaux sur le développement des idées politiques chez leurs élèves n’est donc pas close.

Bigot donne dans son journal plusieurs marques de sa libre pensée et de son anticléricalisme. À Breslau, il accuse le gouvernement de despotisme. Il est un ennemi farouche de la religion, qu’il tient pour une superstition, et des ecclésiastiques qui selon lui ne disent que des bêtises³¹. C’est probablement pour la même raison qu’il déprécie la franc-maçonnerie ; il écrit à propos d’un frère de sa connaissance : « Il me fait de la peine parce que du reste cet homme m’a toujours paru fort raisonnable »³². En Russie, il se déclare, du moins dans les pages de son journal, ennemi du tyran Paul I^{er} :

²⁵ A.З. Манфред, *Великая французская революция* [A.Z. Manfred, *La Grande Révolution française*], Moscou, 1983, p. 100.

²⁶ *Ibid.*, p. 110.

²⁷ Voir A.В. Чудинов, *Жильбер Ромм и Павел Строганов*, *op.cit.*, p. 240-305.

²⁸ Voir à ce sujet notre introduction à la publication des correspondances des princes Boris et Dmitri Golitsyne, du comte Pavel Stroganov et de leurs précepteurs respectifs, Michel Olivier et Gilbert Romme : В. Ржеуцкий, А. Чудинов, « Русские ‘участники’ Французской революции », *Французский ежегодник*, 2010 [V. Rjéoutski, A. Tchoudinov, « Les ‘acteurs’ russes de la Révolution française », *L’Annuaire français* 2010], Moscou, IVI RAN, 2010, p. 6-236 (introduction en russe, publication dans la langue de l’original, principalement en français, et en traduction russe).

²⁹ В. Ржеуцкий, А. Чудинов, « Русские ‘участники’ Французской революции », *op.cit.*, p. 193.

³⁰ *Ibid.*, p. 194.

³¹ BNF, Mss, n.a.fr. 11349, p. 59-60 (1789, Breslau).

³² BNF, Mss, n.a.fr. 11349, p. 43-44 (1789, Breslau). Voir ci-dessous un extrait dans lequel Paul Bigot de Morogues parle de Kant.

Il ne se passait pas de jour où Paul ne fit quelque extravagance, quelque cruauté sans compter les horreurs qui se commettaient par les sous-tyrans. Depuis deux ans, mon cœur en saignait, forcé de renfermer en moi-même la haine d'un Gouvernement aussi barbare³³.

Dans un autre endroit de son journal, il écrit : « Que pouvait-il m'arriver d'intéressant dans ce triste Petersbourg. Tant de personnes méprisables y jouaient les premiers rôles, je voyais tant de frippons à qui la faveur avait dispensé les titres et les honneurs qui ne devraient récompenser que le mérite et la vertu »³⁴. Plusieurs expressions de son journal laissent supposer ses sympathies pour la Révolution française. Il feint de ne pas s'intéresser aux événements en France pour ne pas se trahir, mais remarque qu'il aurait fallu « être sourd pour ne pas entendre les nouvelles publiques et stupide pour ne pas être séduit dans cet éloignement de ces grandes actions qui semblaient être le fruit des sentiments les plus nobles, les plus sublimes dont l'homme soit susceptible »³⁵.

Cependant, Bigot de Morogues est trop concis sur le contenu de ses conversations avec ses élèves pour qu'on puisse comprendre si ses convictions les ont influencés. Mais il prenait sans doute ses précautions ; il le dit d'ailleurs lui-même en racontant comment il a cédé à quelques Russes de sa connaissance qui l'invitaient à composer une ode en l'honneur de Paul I^{er}. Par sa façon d'agir dans le contexte de la Russie de la fin du XVIII^e siècle, caractérisé par la réaction politique à la Révolution, avec notamment l'introduction d'une censure draconienne et la mise à l'index des livres français³⁶, Bigot rappelle d'autres éducateurs, notamment le major Masson et Fornerod³⁷ : connus pour leurs œuvres critiques sur la Russie qu'ils publient après le départ de ce pays, ils ne se sont pas fait remarquer lors de leur séjour en Russie par une quelconque critique publique du régime monarchique et de l'ambiance politique de la société russe de cette époque.

*

Ce journal donne de nombreuses précisions sur la vie et le travail d'un éducateur français en Prusse et en Russie. Nous y trouvons quelques informations sur l'organisation de son enseignement, mais la plupart du temps l'auteur laisse de côté ses occupations professionnelles, ce qui nous fait réfléchir sur la relation de tels éducateurs à leur métier. En revanche, c'est une source d'une richesse incomparable pour connaître la vie intellectuelle de ce gouverneur, ses intérêts, ses fréquentations, ses vues sur les sociétés dans lesquelles il travaille. Elle permet de brosser le portrait d'un intellectuel français se consacrant à l'éducation à la périphérie de l'Europe à une époque marquée par la Révolution en France. Plusieurs traits marquants attirent notre attention : son goût pour la littérature et sa bonne connaissance de la littérature allemande du fait de ses origines, sans doute huguenotes ; son intérêt pour les langues et pour la traduction ; sa passion pour le théâtre et pour la musique ; et surtout son anticléricalisme et ses sympathies pour la Révolution.

Michel MERVAUD et Vladislav RJÉOUTSKI
Université de Haute Normandie & Deutsches Historisches Institut Moskau

³³ BNF, Mss, n.a.fr. 11353, p. 152 (1798, Moscou).

³⁴ BNF, Mss, n.a.fr. 11352, p. 105 (1793, St.-Petersbourg).

³⁵ BNF, Mss, n.a.fr. 11353, p. 153 (1798, Moscou).

³⁶ Voir par exemple : V.A. Сомов, « Французская книга в русской цензуре конца XVIII века », *Век Просвещения* [V.A. Сомов, « Le livre français dans la censure russe de la fin du XVIII^e siècle », *Le Siècle des Lumières*], sous la dir. de Sergueï Karp et Jean-Dominique Mellot, Moscou, Naouka, 2008, vol. 1, p. 153-191.

³⁷ Sur ce dernier, voir ch. 8.

JOURNAL DE PAUL BIGOT DE MOROGUES

Source : Bibliothèque nationale de France, Mss, n.a.fr. 11349.

[Breslau, 1789]

[p. 31] J'avais été auparavant chercher mon Journal de chez mon relieur, et je m'amusai bien avec lui le reste de la journée, que je passai seul avec mon élève, qui est indisposé. Il a même une fièvre qui me fait craindre qu'il n'en soit quelque tems malade. Dieu veuille que cette crainte soit vaine... Mais l'homme est un singulier animal, je l'aime beaucoup, peut-être trop lorsqu'il se porte [p. 32] bien, mais il m'attendrit & m'intéresse beaucoup plus encore aujourd'hui.

Dimanche le 11. [p. 35] J'allai vers 9h&1/2 à l'Eglise où j'entendis un pitoyable sermon qui ne valait certes pas le mouchoir que je perdis pour l'écouter, ou pour mieux dire, pour m'en aller trop vite, de joye d'entendre le joli mot amen. Quoiqu'il en soit je recueillis pendant le tems du sermon les différens traits qui marquent une sainte attention, je les généralisai autant que possible, me trouvant précisément entre deux hommes âgés qui avaient vraiment la mine de saints. Leurs gestes étaient à peu près égaux, cependant je regardai plus loin autour de moi, et appliquai mes remarques sur d'autres, et les trouvai assez justes. [p. 36] La tête panchée du côté gauche, chez la plupart, la bouche entr'ouverte, les yeux tantôt attachés sur le prêtre, tantôt baissés en terre, mais toujours exprimans une certaine compassion et pitié, les bras nonchalamment étendus ou les mains jointes, voilà quels étaient les principaux signes que j'observai. Il me vint à l'esprit de rechercher quelle pouvait être la cause de cette horreur qui fait naître la dévotion, et je crois qu'elle a son origine dans les premières idées, et qu'elle est fille de la Crainte, c'est le même sentiment qui inspire de la terreur dans l'ame des enfans pour l'obscurité, qui dispose les hommes à la dévotion, aussi ôtez des Eglises les apareils qui éblouissent le vulgaire, et ce [p. 37] sentiment sera certainement, si non détruit au moins très faible. Prenons encore l'éducation qui a accoutumé, dans un temps où elle est tendre et susceptible de toutes les impressions, l'ame, à envisager toujours ces choses comme sacrées et à se faire un devoir d'éprouver cette certaine horreur nommée piété, qui je crois n'est autre qu'une pitié, mais pourquoi ? Pour soi même j'en doute. Eh ! pour rien ! c'est un sentiment isolé dont personne ne peut se rendre raison, comme tant d'autres, et qui n'a point d'objet. Je crois que c'est le même que pitié parce que les Italiens, si accoutumés à ce sentiment, l'expriment par le même mot.

[p. 45] Mardi le 13.

Il ne s'est rien passé de remarquable aujourd'hui, parce que je suis resté toute la journée à la maison, et toute la soirée seul, si non que j'ai commencé une dissertation allemande sur la foi, à laquelle j'ai bien travaillé. Mr Hesnel étant venu, m'a donné une leçon de musique, et j'ai éprouvé beaucoup de plaisir en m'apercevant des progrès que je fais, puisque j'ai joué à livre ouvert, un air concertant, très difficile, de Hofmeister.

[p. 69, lundi le 19] J'allai un moment chez K. où j'achetai une petite brochure, dont le titre m'avait fait de la peine : Jugement sur l'histoire de la Religion Chrétienne, mais heureusement, je vis que l'auteur entend par là l'histoire ecclésiastique de Fleury car cela m'aurait empêché de continuer l'histoire que je prétends faire de cette religion, mais qui sera encore un peu plus libre que celle de ce savant abbé. Je rentrai chez moi et lus ce jugement qui est celui d'un homme prévenu pour sa religion, mais qui est très bien écrit, je le crois de Mr Hermes, et je veux lui en parler, aussitôt que je le verrai.

[p. 104, dimanche le 1^{er}]

[...] Comme je n'avais pu être à ses cotés après le diner je m'en dedommageai et nous jasames un peu ensemble ; comme il est un abbadie³⁸ et qu'il veut tout trouver dans la bible, nous ne manquâmes pas de nous en entretenir à propos de Kant au sujet duquel il est de mon sentiment, et comme je lui disais que ce métaphysicien se rend obscur pour paraître profond, il me répondit qu'il l'était bien aussi puisqu'il était sans fond, nous badinames encore, jusqu'à ce que notre discours tombant dans le sérieux il [p. 105] voulut me montrer que la Raison est un guide suspect, en me demandant la definition du mot nécessaire, j'exigeai du temps & il me donna toute ma vie pour y penser sans, disait-il qu'il croyait que je le lui dirai au lit de mort. La conclusion qu'il tira de notre ignorance à cet égard fut, que l'on ne peut rien savoir, et qu'il faut

³⁸ Théologien ? Cf. Jacques Abbadie (1654-1727), pasteur protestant des réfugiés français de Berlin.

chercher la véritable Science dans la Bible ; je l’attendais là et lui citai une quantité de passages pour lui prouver qu’elle n’enseigne rien, sans le lui dire si nettement [...] [p. 106] comment aussi, justifier de telles absurdités. Retorquant donc mon argument il me demanda si la Philosophie pouvait nous apprendre à connaître l’ame & sa nature. & voilà ce qui est le plus intéressant à notre entretien. Je me servis naturellement du mot substance dans la définition de l’ame, et j’en écartais l’idée de matière, ce qui fit qu’il me repliqua qu’un je ne sais quoi qui sent son existence, et qui a la faculté de se replier sur ses propres modifications, lui était aussi très obscur, et que ce je ne sais quoi, étant un non-corps (voilà son expression), il ne pouvait en avoir d’idée, point d’image, mais bien d’idée lui répliquai-je, et voulais continuer à le lui prouver [p. 107] lorsque déposant l’air enjoué & lui substituant le pieux, il me dit, que c’était dans St Luc, que j’apprendrais à connaître la Nature de l’ame. J’eus besoin de toute la pitié que j’avais pour lui pour ne pas rire, lorsqu’il me dit que Jesus, apparaissant à ses disciples étonnés, & qui croyaient que c’était un fantôme et lui dirent... je ne sais plus quoi, mais que Jesus leur répondit en leur disant : Touchez moi et vous saurez que je suis un corps ; d’où il conclut que l’esprit ou l’ame est visible. Ce qui me confirma dans l’opinion que le M. m’avait donné de lui en m’assurant dernièrement qu’il croyait aux esprits et aux revenans... Rentré chez moi je me dédommageai de la gêne [p. 108] que m’avait imposé sa présence et riai tout mon saoul, de lui & de son ame visible.

Je suis resté ensuite seul à la maison parce que l’on donne la Pièce d’hier, mais Mr Hensel m’a fait passer une heure agréable ; nous avons joué des canons mélodieux de Telemann³⁹, qui sont charmants, et un duetto de Rheinhardt⁴⁰.

[p. 145] Cependant l’on dîna et je m’efforçai de paraître de bonne humeur, et à propos de Le Clair, qui par la francmaçonnerie ruina sa famille, je pus en lâcher quelque mot, surtout sur ces fanatiques rose-croix dont est ce maudit Prêtre qui me culbute.

[p. 179] Au second acte je trouvai le comte de Schack, qui me demanda combien le Major me donnait annuellement. [p. 180] Je le lui dis, mais je ne crois pas que son oncle veuille me donner autant. Comment un Silésien donnerait-il 200 écus pour l’éducation de son fils, il en sacrifiera bien plutôt 400 pour un cheval ou 2000 pour un titre ! Aussi mon coeur se refuse aujourd’hui à l’espérance de trouver une telle place ici, et je suis résolu de m’en retourner à Berlin.

[p. 194, jeudi le 19]

[...] Je me crois d’autant plus fondé à considérer ces sentimens flatteurs d’une vie après le trépas, comme des enfans de l’imagination, nés dans le cerveau d’un homme tombé du bonheur dans l’infortune, que dans la félicité ils viennent rarement ou jamais à proportion de cette félicité, se présenter à l’esprit, tout semble alors nous inviter à la jouissance du présent, [p. 195] et nous dire qu’il est le seul tems qui nous appartienne. Et il est alors aussi difficile de songer à ces chimères, qu’il l’est dans l’infortune à ne pas se laisser entraîner à leurs trompeuses douceurs.

[Bigot se trouve en tête à tête avec un prêtre qui doit le remplacer auprès de l’élève]

[p. 217] Samedi le 28

Il arriva vers midi cet homme assis maintenant vis-à-vis de ma face en belle robe de chambre brune de Perse, il arriva et je fus assez content de ses manières ; je ne tardai pas à le mettre [p. 218] sur les voyes, et à observer pointilleusement toutes ses paroles, mais je ne fus pas peu surpris de lui trouver beaucoup plus de connaissances que je n’en avais supposées chez lui, mais il est néanmoins très neuf. Après avoir discoursé longtemps avec lui sur l’éducation, la littérature et les devoirs que son état le fesait contracter, il me pria avec beaucoup de politesse de lui enseigner l’étiquette ou la manière dont il devait vivre ici, je le satisfis en peu de mots – mais quelle fut ma surprise lorsque j’en appris que le Major ne lui donnait que la moitié autant qu’à moi. Je l’avoue sans [p. 219] déguisement que ma vanité fut si flattée de cette idée que conséquemment le Major me croyait valoir une fois plus que lui, qu’elle me fit oublier la situation très désagréable où je me trouvais, car le M. venait de me renvoyer pour comble de maux la liste des livres que je souhaitais qu’il achetât, en me disant qu’il ne pouvait s’en servir. O cœur humain ! Abyme inconcevable ! voilà comme un rien te satisfait. Depuis ce moment je cessai de le regarder comme je l’avais fait & le traitai mieux. Mon cœur s’était révolté à l’idée d’avoir toujours devant mes yeux, l’homme qui m’enlevait mon ciel pour me [p. 220] précipiter dans un enfer, cette idée fit place à celle de valoir le double autant que lui

³⁹ Georg Philipp Telemann, 1681-1767, un des célèbres compositeurs allemands de la période baroque.

⁴⁰ Johann Georg Reinhardt, 1676/1677-1742, compositeur à la cour de Vienne.

et lui ôta une grande partie de son amertume. Dans ce moment ci même je m'applaudis en moi-même de pouvoir ainsi parler de lui, lui présent.

Pendant, le Dr R. & le Cap. de Rebenstoc dînerent avec nous. Ce premier put encore aujourd'hui exercer sa liberté de pensée. Je lui en fournis l'occasion par mon voyage en Italie, où il tâcha de me prouver que je devais devenir tonsuré ou au moins catholique. Je m'en amusai extrêmement pendant tout le tems que dura le repas ; et tâchai d'y briller, quoique jamais aux dépens de mon [p. 221] successeur, ç'eut été une lâcheté.

[p. 232] Lundi le 2.

Ce jour-ci est encore très intéressant pour moi. Après avoir préparé un peu mon élève pour l'examen que j'avais prié son père de lui faire subir, et après avoir vû avec beaucoup de satisfaction qu'il s'acquitterait bien de l'analyse grammatical, je me rendis avec Mr Kunze chez le Major. J'y trouvai le C. E. Hermès, celui qui est cause à mon infortune, mais que ne puis-je exprimer les sentimens que j'éprouvai à sa vue, c'était la pitié qui les dominait surtout. Il n'en fut pas de même à son égard, [p. 233] la honte, (si tant est qu'un Prêtre en soit susceptible) le dépit, l'embarras, étaient peints sur sa physionomie, ma politesse, mes manieres affables le mirent dans une situation singulière et terrible à mon avis et comment ne contenta-t-il pas ma vanité ! Je me sentais grand auprès de lui, mon ame semblait s'applaudir pour elle-même de son élévation et je ne sentis que de la compassion pour lui : je m'attendris même sur l'étât où je le voyais plongé.

Mais quelle fut sa surprise lorsqu'il vit de quelle manière j'avais enseigné le latin à mon Elève, et que cet aimable Enfant, raisonna sur cette matière mieux [p. 234] qu'on a coutume de le faire. Le tems ne nous permit pas d'aller plus avant que jusqu'à la 3^e partie du Discours, nous n'analysames que le nom, pronom et une partie du verbe, car H. s'écria que c'était peine perdue d'entendre la suite, que qui avait expliqué ainsi les premières ne pouvait que savoir également bien et mieux celles dont il s'était occupé ensuite. Il tomba des nues (ou le feignit car qui est-ce qui peut dire ce qui se passe au-dedans d'un prêtre) lorsque j'examinai le jeune homme dans l'histoire & la cronologie, mais si je fus content jusques là, je ne le fus pas de la géographie, où il trouva cependant mon eleve assez [p. 235] fort, et finit par feliciter le M. & Mr Kunz d'avoir eû un homme comme moi pour enseigner au dernier, disait-il, la route qu'il devait tenir, il lui recommanda beaucoup de suivre mes avis, et me combla d'Eloges, mêmes outrés. Je n'y fus sensible qu'à cause du M., dont tout l'air et les gestes m'annonçaient d'un côté un peu de surprise et de l'autre de la joye – il me semblait lire sur sa physionomie qu'il pensait qu'il n'est pas prudent de quitter le bien pour le mieux.

Source : Bibliothèque nationale de France, Mss, n.a.fr. 11353.

[Moscou, 1797]

[p. 126] La Nature se développe beaucoup plus prouement en Russie que dans les climats tempérés (Lettres sur la Russie). Vlodimir à 14 ans sentait déjà comme un jeune homme de vingt. Seul confident de ses plus secrettes pensées, je tâchai de tourner au profit de son esprit les mouvements de son cœur, persuadé que cette délicieuse inquiétude, ce reveil de l'ame, qui chasse le jeune homme hors de lui-même, est une indication de la nature pour le porter à la perfection, à tout ce qui est beau et grand. J'avais réussi en quelque sorte, malgré l'opposition constante qu'apportent à l'éducation dans ce pays, les vues du Gouvernement. Partout ailleurs j'eusse fait de Vl. un grand homme. [p. 127] En Russie je n'eusse pû, en employant les mêmes moyens, qu'en faire un homme dangereux _ inutile _ ou malheureux. Il le sentait déjà lui-même & me dit un jour à l'issue d'une leçon de Morale : « Hélas ! à quoi me servirait, je Vous prie, d'élever mon ame, d'acquérir de vastes lumieres, il faudra donc m'isoler, fuir tous ces Etres méprisables avec lesquels je suis pourtant destiné de vivre & qui ne me trouvant pas comme eux, s'acharneront contre moi. Ah plutôt ne m'éclairés pas, laissez moi mon ignorance ! Je trouvai effectivement qu'il n'était pas de mon devoir de l'avancer trop dans les Sciences et j'insistai sur les arts ; il y avait fait de tels progrès que le concerto le plus difficile de Mozart ou de Haydn n'était qu'un jeu pour lui.

Hassler avait continué à lui donner des leçons de Basse Continue & de composition. Il avançait [p. 128] à y prendre goût... J'ai quelques dessins de lui dans mon album qui prouvent qu'il eût excellé dans cet art.

Mais c'est surtout dans les exercices du corps qu'il brillait. Il reunissait la force à la grace. Il fesait très bien des armes, dansait joliment, montait si bien à Cheval que l'Ecuyer lui donnait les chevaux les plus entêtés à dresser. Je voyais avec plaisir qu'il se livrât à ces exercices, qui par la peine qu'ils causent sont plus capables de distraire un jeune homme et de l'empêcher de se livrer au sentiment de l'amour que nourrissent les occupations sédentaires. En Eté nous allions tous les jours à la chasse. J'éprouvai combien

JJ. Rousseau avait eû raison de proposer cet exercice dans ce [p. 129] période critique de la vie, et jamais jeune homme n'en eut plus besoin que mon Vladimir. [...]

[p. 136] [...] Le Pce nous reçut très bien et nous invita à souper. Quelle yvresse de bonheur pour Vl. lorsque le Pce lui fit signe de se placer entre ses deux filles ! Nous nous entretenmes de philosophie – je crus devoir parler de Kant mais que devins-je quand le Pce me dit que ce n'était qu'un sot... Je vis que cet homme qui passait pour un savant n'était lui-même qu'un imbecille, un Illuminé qui croyait à l'apocalypse, aux vertus occultes des nombres et à toutes les extravagances de l'astrologie judiciaire, qui regardait comme des oracles Schwedenbork⁴¹ et un autre fanatique (un abbé dont j'ai oublié comme je le devais le nom, et) qui a fait un de [p. 137]testable livre intitulé : la Veritable Philosophie qu'il me pronait comme le premier & le plus profond ouvrage qui existât en me priant de le lire. Je le fis acheter le lendemain et me fis la violence de le feuilleter & d'en lire une centaine de pages qui me firent enrager – mon jeune ami sentit tout le prix de ma complaisance & m'en recompensa en me fesant voir qu'il avait profité de mes leçons de délicatesse. Dès lors nous menâmes une vie délicieuse. Ses égards et son amitié pour moi s'accroissaient chaque jour. Toutes les fois qu'il avait passé chez sa tante ou chez le Prince G. une soirée, il devenait meilleur. Son père et sa tante R. ignoraient son intrigue. [...]

[p. 141] C'était le 6 de Juillet, qu'au retour du spectacle, après avoir vû représenter par Laroche & Me Valville⁴², le Philinte de Fabre d'Eglantine⁴³, je me mis à mon piano & jouai l'hymne des Marseillois dans le dessein d'y faire des variations. Un officier de Police entre & me demande si c'est moi qui ai joué la chanson de ces chiens de français. Je lui dis qu'oui – Eh bien, c'est bon, dit-il, et veut s'en aller. Vlodimir l'arrête, et n'eut rien obtenu de ce coquin si je ne lui eusse donné un papier rouge (10 roubles). Il est sûr que sans cette précaution, j'allais en Sibérie, mais differemment de la 1^{ere} fois.

[p. 152] [...] Il ne se passait pas de jour ou Paul ne fit quelque extravagance ou quelque cruauté sans compter les horreurs qui se commettaient par les sous-tyrans. Depuis deux ans, mon cœur en saignait, forcé de renfermer en moi-même la haine d'un Gouvernement aussi barbare. Navré de ses tristes effets même dans les temps de calme (V. Lettres au [?] despotisme) je me condamnais à une ignorance complète de tout ce qui se fesait en France, je me connaissais, je savais que je n'eusse pu que [p. 153] me trahir en m'instruisant. Déjà je n'avais pu me rendre maitre de mes sentiments et faillis me trahir chez le Pce Galitzin, et ce fut pour donner le change aux personnes qui m'avaient entendu que je composai mon ode, que je trouvai trop bonne encore, pour la présenter à Paul, comme tout le monde m'y invitait. Cependant il eut fallu être sourd pour ne pas entendre les nouvelles publiques et stupide pour ne pas être séduit dans cet éloignement de ces grandes actions qui semblaient être le fruit des sentiments les plus nobles, les plus sublimes dont l'homme soit susceptible, aussi enflammerent-ils mon cœur et mon imagination. [...]

⁴¹ Emanuel Swedenborg, 1688-1772, philosophe, scientifique, théologien et mystique suédois.

⁴² Laroche fut recruté à Hambourg en 1798 et devait jouer les premiers rôles dans la troupe française de la cour jusqu'en 1808 au moins. La Valville ne doit pas être confondue avec Julie Valville engagée à Paris en 1763. Il s'agit de l'épouse d'Alexandre Ferdinand Valville, maître d'escrime, auteur d'un *Traité sur le contrepoin*, Saint-Pétersbourg, 1817, un des premiers manuels d'escrime en Russie ; elle avait joué en France au théâtre des Variétés amusantes puis au théâtre de la Cité et fut engagée dans la troupe française de Saint-Pétersbourg en 1798, elle quitta la Russie en 1812. Voir *Les Français en Russie au siècle des Lumières*, t. II, p. 471, 809-810.

⁴³ Philippe-François-Nazaire Fabre, dit Fabre d'Eglantine, 1750-1794, guillotiné, acteur, écrivain et homme politique. Il s'agit sans doute de sa pièce *Le Philinte de Molière ou la Suite du Misanthrope* mise en scène au Théâtre de la Nation en 1790. Cette pièce fut considérée comme une peinture de l'égoïsme de Philinte, « cette espèce de monstre antisocial » (La Harpe) opposé aux vertus d'Alceste.